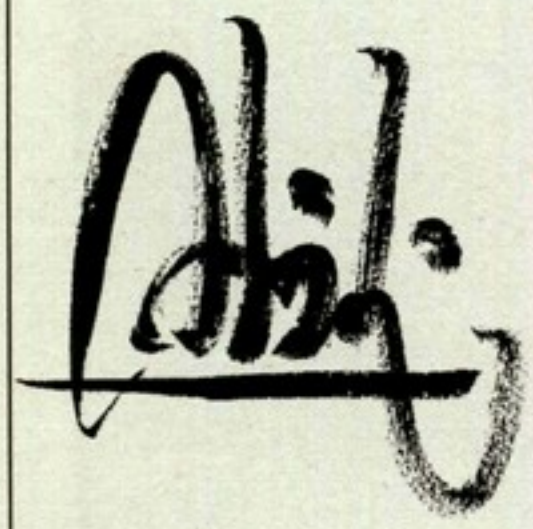

Paris rend hommage au maître ottoman

POUR LE PREMIER ANNIVERSAIRE DE SA MORT, LA GALERIE VIEILLE-DU-TEMPLE EXPOSE ABIDINE, LE GRAND PEINTRE TURC EXILE EN FRANCE. UN PERSONNAGE DISCRET DONT LES CALLIGRAPHIES ONT SEDUIT LES PRINCIPAUX ARTISTES DU SIECLE

« Dessiner le temps qui m'est imparti. » Le 7 décembre 1993, le peintre turc Abidine disparaissait à l'âge de 80 ans. D'un cancer. Luttant avec courage et humour, il s'était caricaturé à l'hôpital dans un fauteuil roulant face à la radiographie de ses poumons. Dans celui de droite flottait un paquebot. Un livre sort aux éditions Dumerchez avec des textes de ses amis, André Verdet, Yachar Kemal, Tahar Ben Jelloun, Guillevic... La galerie Vieille-du-Temple présente jusqu'au 14 janvier une trentaine de ses œuvres : des fleurs imaginaires, des mains qui s'unissent, des visages oniriques nés d'une calligraphie mystérieuse, quelques petites sculptures en argent... A Ankara et à Istanbul, où Abidine est né en 1913, la galerie Nev expose ses peintures : des îles, des lucarnes, des suppliciés...

Issu d'une famille fortunée – son grand-père était pacha –, le petit Abidine passe une partie de son enfance à Genève, puis à Paris. De retour à Istanbul, à 20 ans, il fonde le Groupe D, premier mouvement d'avant-garde en Turquie. Il gagne alors sa vie comme caricaturiste et reporter. Son premier scoop : une interview du président Herriot venu en visite à Istanbul. Il est descendu au Péra Palace. Abidine, en bon paparazzi, est parvenu à se faufiler dans les couloirs de la suite présidentielle. C'est là qu'à sa grande surprise il tombe sur Herriot, en caleçon, pieds nus, cherchant quelqu'un pour faire fonctionner les robinets de sa baignoire. Le lendemain, non seulement l'homme politique français répond à ses questions, mais il se laisse portraiturer par lui.

En 1938, Abidine revient à Paris. Gertrude Stein trouve ses dessins amusants, Tristan Tzara le prend sous son aile et demande à Picasso d'aider ce jeune Turc fauché. En 1952, Pablo l'entraîne à Vallauris faire de la céramique avec lui. Jean Lurçat le laisse se servir à volonté chez son marchand de couleurs. Philippe Soupault préface en 1955 le catalogue de sa première exposition. « J'ai eu une vie de vagabond, avec des fréquentations sublimes », dira Abidine.

Ses grandes peintures acryliques valent aujourd'hui entre 30 000 francs (« Mains », ci-contre) et 40 000 francs (« Visages, pile ou face », ci-dessous). Mais on peut acquérir un Abidine à partir de 7 000 francs ou un de ses dessins pour 2 000. En médaillon, une de ses dernières photos dans son atelier, proche de l'Observatoire.

Dans son atelier du XIVe arrondissement, semblable à l'antichambre d'une demeure ottomane, Abidine ne datait jamais ses œuvres. Pas même celle de Beaubourg, où il est le seul Turc exposé. « Peux-tu me dessiner l'image du bonheur ? » lui a demandé un jour le grand poète turc Nazim Hikmet. Abidine, traducteur de Yachar Kemal, qui aimait les fantômes, les mains de sa femme Güzine, Sinan, l'architecte de la Mosquée bleue, les fresques byzantines, les fleurs, le ciel de Paris ainsi que Proust, Kafka, Joyce ou Virginia Woolf, savait qu'il n'y avait pas de réponse possible. Pourquoi ? Parce que, disait-il, « le bonheur, c'est de dessiner ». ■

PEPITA DUPONT